

LES AMIS DE ROSHEIM

VOYAGE A VERDUN, COMPIEGNE, CHANTILLY.

du 25 au 27 août 2026

Départ de Rosheim ce mardi 25 août à 7h du matin : le car est plein, nous sommes 49 « Amis ».

Après 3h de voyage, nous arrivons au Mémorial de Verdun par une petite route traversant longuement un paysage vallonné et boisé : la forêt, pour sanctuariser à jamais ce lieu de toutes les horreurs, une impression de bout du monde...

Et finalement, dans une clairière, la bâtisse du Mémorial.



Sur les lieux mêmes de la Bataille, à Fleury-devant-Douaumont à quelques kilomètres de Verdun, ce mémorial accueille les visiteurs depuis 1967.

Il a été rénové, agrandi, et doté des outils de médiation les plus modernes pour le centenaire de la bataille en 2016.

Maurice Genevoix (1890-1980), Secrétaire perpétuel de l'Académie française, fut le Président-fondateur du Mémorial. Je lui laisse la parole :

« Un Mémorial de la bataille de Verdun ? Pourquoi ? Parce que les survivants, bien au-delà de leur propre personne, veulent perpétuer le souvenir de tous ceux qui sont tombés, de Souville au Mort-Homme, du bois des Caures à Douaumont. Parce qu'ils veulent commémorer une bataille qui a marqué un tournant décisif de la longue histoire des hommes. Parce qu'ils souhaitent que les hommes de demain venant se recueillir au lieu même de leur sacrifice, comprennent l'idéal et la foi qui les ont inspirés. »

Dès sa conception, le mémorial s'adressait à tous, « *jeunes et vieux, amis et ennemis réconciliés* ». Et aujourd'hui, alors que depuis 2008 il n'y a plus de survivant, il s'adresse à nous, comme « *un lieu de témoignage, d'histoire et de souvenir* ».

La richesse des documents présentés sous des formes nombreuses et variées est en soi une mine à exploiter par ceux qui cherchent à savoir et à comprendre.

Le premier groupe de visite, dont je faisais partie, s'est vu littéralement « embarqué » dans les événements par un jeune guide aussi passionné que passionnant ! Par quelques questions claires posées et résolues, telles des jalons dans la complexité de la situation, il a su marquer nos esprits et nos mémoires.

Impossible de prendre note, il fallait vivre la séquence ! Je ne fais que reprendre ici quelques bribes...

Pourquoi cette bataille, à ce moment-là, dans ce lieu ? Qui sont ceux qui combattent à Verdun ? Comment manœuvrent les deux armées ? Comment les soldats vivent-ils leur situation ? Ou plutôt comment survivent-ils à cette horreur ? Comment soigne-t-on les blessés ? Que deviennent les victimes ?



Il faut se rappeler qu'après la guerre de 1870, la France est amputée de l'Alsace- Moselle, et que la frontière avec l'Allemagne se trouve ainsi à quelques 40km de Verdun : danger pour les français, facilité pour les allemands. Que de nombreuses places fortifiées sont aménagées le long de cette frontière, que celle de Verdun prend une valeur stratégique unique pour l'extension ou non de la guerre en cette année 1916.

L'effroyable bataille commence à l'aube du 21 février 1916 : un déluge de feu s'abat autour de Verdun. Elle se prolongera jusqu'en décembre 1916. Elle fera 163 000 morts et 216 000 blessés côté français, 143 000 morts et 196 000 blessés côté allemand.

Le parcours à l'intérieur du Mémorial commence dans l'obscurité, dans la boue, dans le bruit, dans l'éclat des obus, dans la puanteur que l'on devine, dans la peur, dans le dégoût, dans le désespoir de ces jeunes gens...

On « voit » cette colonne incessante de camions amenant les soldats français vers le champ de bataille, croisant ceux qui reviennent de cet enfer, et dans quel état...C'est la relève...

On « entend » le vacarme de l'artillerie allemande ne laissant aucun répit aux combattants...

On comprend aussi que sur le terrain, les ennemis, parfois, se tendent la main dans la détresse...



Une heure plus tard, nous sortons du Mémorial, un peu sonnés, mais conscients de ce qui s'est passé il y a 110 ans maintenant ; conscients du « plus jamais ça » qui nous habite ; mais conscients aussi, que dans plusieurs régions de ce monde, le carnage se poursuit pour satisfaire quelques-uns dans leurs rêves de puissance au détriment de ceux qui ne désirent que vivre dans la paix.

Nous poursuivons notre route vers des aventures plus réjouissantes : premier repas commun comportant bien sûr une... quiche lorraine !

Un arrêt-surprise sur une aire d'autoroute plutôt accueillante pour sacrifier à un « rite » propre aux « Amis » de Rosheim : le pot d'accueil organisé au pied du car et mettant l'Alsace à l'honneur. Sauf que d'apéritif, il est devenu goûter, et que la (le ?) bretzel accompagnant le crémant est devenue tranche de Ropfkueche ! Nous n'avons pas perdu au change !



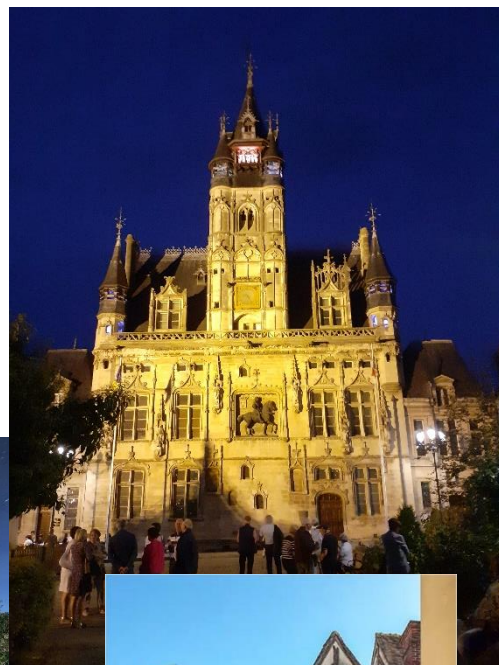
Arrivés dans les temps à Compiègne, nous découvrons notre hôtel situé sur les bords de l'Oise, ainsi que le Restaurant « Bistrot des Arts », juste à côté, où nous prendrons le dîner.

Bon moment, même si notre groupe se fait un peu bruyant...

Cuisine soignée et inventive.



La douceur de la soirée invite à une petite découverte des lieux : passer le pont Solferino, longer l'Oise, s'engager dans les ruelles vers le centre, déboucher sur la place de l'hôtel de ville, regretter que le cloître de l'ancienne abbaye Saint-Corneille soit fermé à cette heure, comprendre que la vie nocturne du lieu se passe dans les alentours de la rue des Lombards sur les terrasses des maisons à colombages, passer devant l'Eglise St Jacques, retourner à l'hôtel et prendre du repos après cette longue journée.



Mercredi 26 août

Petit déjeuner rapide : les hôteliers ont été submergés par l'arrivée groupée des « Amis » à 7h30 du matin ! Tasses et tranches de pains en vinrent à manquer... mais tout le monde finit par y trouver son compte !

En route vers le château de Chantilly à une cinquantaine de km de là.



Le château apparaît comme posé sur l'eau, laissant deviner à l'arrière l'immensité des jardins et des bois. Tel qu'on le voit aujourd'hui, il est l'héritier d'une longue histoire.

Comme nous l'apprend (ou nous le rappelle) notre guide, trois grandes familles ont laissé leur nom à ce lieu à travers les âges : **les Montmorency** au XVIème siècle, **les Condés** aux XVIIème et XVIIIème siècles, et **les Orléans** au XIXème.

« La ville de Chantilly, comme bien des cités et villages de France, est née autour d'un château. Quand au XIème siècle, un seigneur cherchant les limites d'un marais interminable et désert s'aperçut qu'il existait en son milieu

une zone rocheuse propre à recevoir un établissement, il y éleva un donjon. » Alain Decaux de l'Académie française en préface du livre d'Eric Woerth « Le duc d'Aumale » Edition l'Archipel 2026

Ce donjon devient une forteresse au XIVème siècle, détruite et reconstruite à plusieurs reprises, jusqu'à ce que **Anne de Montmorency**, connétable du roi François Ier, en hérite et en fasse un véritable château de la Renaissance : le petit château toujours conservé aujourd'hui.

Puis la dynastie des princes de Condé, dont le **Grand Condé**, cousin de Louis XIV, agrandit le domaine, commande à André Le Nôtre les jardins à la française, transforme le château et fait construire le Grandes Ecuries.

En 1830, le dernier des Condé, **Henri d'Orléans, duc d'Aumale**, cinquième fils du roi Louis-Philippe reconstruit le grand château rasé à la Révolution pour y installer ses collections exceptionnelles.



On est surpris de voir que la partie du château reconstruite au XIXème siècle, apparaît tel un de ces châteaux de la vallée de la Loire que nous connaissons bien, avec des réminiscences des plus belles constructions datant de la Renaissance : les tours à la « Chambord », la galerie sur l'eau entre le petit et le grand château comme à Chenonceau, le plafond à caisson de la galerie des cerfs, comme à Fontainebleau...



Nous pénétrons dans le grand château par la Galerie des Cerfs faisant office de salle à manger, la galerie d'office où se terminait la préparation des plats, et la fameuse galerie des peintures où l'on faisait salon.

A l'époque du duc d'Aumale, le château était pourvu du confort « moderne » : le gaz, l'électricité, le chauffage avec un procédé proche de l'hypocauste des romains.

La gestion de la lumière aussi était remarquable par l'installation de volets sur les grandes fenêtres qui, une fois refermés se transformaient en miroirs.

Le duc d'Aumale était un grand amateur d'œuvres d'art : tableaux, livres, mobilier... En plus de son engagement militaire, et malgré son exil en Angleterre sous Napoléon III, il n'eut qu'un seul objectif : embellir et restaurer Chantilly pour y exposer les collections accumulées depuis les Condés et les siennes propres. Sans héritier direct, il décide de léguer le château et le domaine de Chantilly et tout ce qu'il contient à l'Institut de France dont il est membre au titre de l'Académie française et de l'Académie des beaux-arts, à la condition expresse de n'apporter aucun changement dans l'architecture et l'agencement du lieu, lui gardant ainsi son « *indépendance au milieu des fluctuations politiques* ».

En hommage à la dynastie des Condés, l'ensemble prendra le nom de musée Condé.

La galerie des peintures et les rotondes nous révèlent ainsi l'ampleur de la collection et aussi le style d'accrochage de l'époque : sur un fond rouge pompéien, les tableaux occupent tout l'espace disponible, sur deux ou trois rangées, sans ordre ni chronologique ni géographique. Mais que de noms prestigieux : trois **Fra Angelico**, trois **Raphaël**, sept **Poussin**, quatre **Watteau**, trois **Delacroix**, cinq **Ingres**...



Les toiles de **Raphaël** (1483-1520) ont retenu toute notre attention, et ont été particulièrement commentées par notre guide. Ainsi le tableau intitulé **Les trois Grâces**, un petit tableau de 17cm de côté peint par Raphaël en 1504 à l'âge de 19 ans. D'abord conservé à la villa Borghese à Rome, puis à plusieurs endroits en France, il est acheté par le duc d'Aumale en 1885 et exposé dans une petite pièce de Chantilly appelée le Santuario.

Sa petite taille lui permettait d'être transporté facilement et discrètement dans ses bagages.





En nous montrant la photo d'une sculpture antique, notre guide nous fait comprendre que Raphaël s'est sans doute inspiré de telles œuvres, connues à son époque, pour composer son tableau.

Dans la même pièce se trouve un autre tableau de Raphaël : **La Madone de la Maison d'Orléans**, peint en 1507.

Tout en simplicité dans les formes et les couleurs primaires utilisées, du rouge, du bleu, du jaune, ce tableau rappelle que Raphaël avait côtoyé Michel-Ange à Florence, et s'est inspiré de Léonard de Vinci et d'autres grands peintres.

Le visage de Marie irradie d'amour maternel, son fils montre le visage grave de celui qui connaît son destin tragique.



Le troisième Raphaël est encore une Madone : la **Madone de Lorette** peinte en 1510-1512.

L'un des plus fameux tableaux de Raphaël était considéré comme... une copie du temps du duc d'Aumale !!

Il est vrai qu'il existe plus de 120 copies de cette composition. Mais en 1979, lors d'une restauration, on en est arrivé à la conclusion que l'original était ici, à Chantilly !

Au titre de preuves on peut citer la qualité de l'exécution, les pigments utilisés, les repentirs découverts grâce aux technologies modernes, et surtout un numéro 133 apparaissant en bas à gauche du tableau correspondant à une classification connue au XVIIème siècle à la Villa Borghese.



Piero di Cosimo (1462-1522) est un autre peintre florentin auquel le duc d'Aumale était particulièrement attaché, comme à l'art de la Renaissance italienne en général : rappelons à ce propos que sa femme, Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, est originaire de Naples.

Voilà le portrait de la plus belle femme de l'époque de Cosimo à Florence, *Simonetta Vespucci*, peinte vers 1480

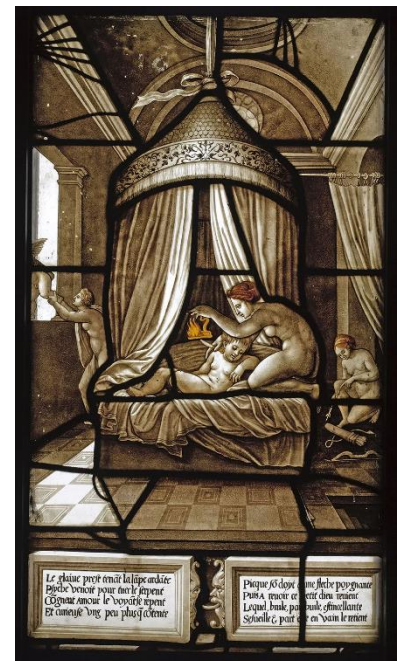
Elle était la muse de Botticelli.

Elle porte le front dégagé, la peau laiteuse, les cheveux blond vénitien, tressés et ornés de perles comme le voulait la mode à l'époque. Les femmes allaient jusqu'à s'éclaircir les cheveux par un traitement à l'urine de cheval...

Le motif du serpent se mordant la queue évoque le cycle éternel de la nature, mais aussi la mort prématurée de la jeune femme.

Après ce focus sur la peinture, nous continuons à déambuler à travers le grand château, en passant par la galerie de Psyché.

Ici, 44 vitraux civils racontant l'histoire de Psyché retiennent l'attention : ils avaient été commandés en son temps par Anne de Montmorency, et utilisent la technique de la grisaille rehaussée de jaune d'argent si prisée au XVI^{ème} siècle.



Nous passons ensuite dans le petit château, lieu de la vie intime de la famille d'Aumale : la chambre du duc, celle de la duchesse Marie-Caroline, la galerie des Batailles à la gloire du Grand Condé, une pièce « chinoise » qui n'a de chinois que le nom : la grande singerie...



Sur les peintures recouvrant les murs et les portes de la grande Singerie, peinte en 1737 par Christophe Huet, des singes prennent la place des humains pour évoquer les cinq sens et les cinq continents : les contemporains de l'œuvre pouvaient parfois s'y reconnaître...

On peut citer encore ce magnifique bureau dont le décor est fait de laiton, d'écailles de tortue et de bronze doré. Une technique mise au point dans l'atelier de l'ébéniste **André Charles Boulle** pour Louis Henri de Bourbon, prince de Condé en 1720. Il témoigne, par sa majesté et son harmonie, de tout l'art de Boulle.



Que de belles choses ! Et pourtant, un regret !

Le duc d'Aumale, on le sait, n'a pas été seulement un collectionneur de tableau, il était aussi un grand amoureux des livres, et surtout des livres anciens. Sa précieuse bibliothèque, que nous n'avons pas pu visiter, contient en effet *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, ce merveilleux manuscrit du XV^{ème} siècle conservé, sauf exception, à l'abri de toute lumière.

Pour notre bonheur, il a pourtant été numérisé, et on peut le consulter facilement sur internet.

<https://les-tres-riches-heures.chateaudechantilly.fr/>



Le temps a passé vite, et on aurait aimé s'attarder au milieu de toutes ces richesses.

Mais il est midi, et **le Restaurant la Capitainerie**, situé dans le château même, nous attend !

Ce restaurant est installé sous les voûtes des anciennes cuisines du célèbre **François Vatel** (XVIIème siècle). Et au dessert... un gros chou à la crème Chantilly, bien sûr !!! Crème que Vatel n'a pas inventée, mais largement utilisée lors des somptueuses fêtes de Chantilly.

On se souvient du funeste destin de Vatel à Chantilly :

Pour le dîner du vendredi 24 avril 1671, jour de carême, Vatel ne veut pas servir de poissons de rivière parce qu'ils sont trop communs. Il passe donc commande à ses acheteurs de plusieurs ports sur la Manche : il veut des soles, du turbot, de la raie...

Au matin du vendredi 24 avril, Vatel attend sa commande de poisson pour 4 heures du matin. Mais seulement deux paniers arrivent à cette heure. Rien de plus n'est arrivé à 8 heures. Pour Vatel, c'est le comble. Il déclare au contrôleur en second Gourville : « Monsieur, je ne survivrai pas à cet affront-ci, j'ai de l'honneur et de la réputation à perdre. » Gourville se moque de lui. Selon la marquise de Sévigné, il monte alors dans sa chambre et se jette à trois reprises sur son épée calée dans la porte... au moment même où son importante commande de poisson arrive en vue du château !

(cf Wikipedia)

Le début de l'après-midi est consacré aux **Grandes Ecuries** construites au XVIIIème siècle. Visite des écuries, petite démonstration de dressage dans le Dôme, visite du Musée vivant du cheval créé en 1982.



Je dis « courageux », car il fallait l'être pour arpenter ce domaine immense, sous un soleil ardent, au milieu des pelouses brûlées par la canicule de cet été ! Le plan d'ensemble du domaine permet de se faire une idée de ce que propose cet espace et qui en d'autres circonstances promet une excursion passionnante... et peut-être avec l'une des voiturettes proposées à l'entrée.



Surnommée la « reine des arts », Caroline Murat (1782-1839) est la plus jeune sœur de Napoléon Ier et reine de Naples. Sa collection fut rachetée par le comte d'Aumale en 1854 pour le château de Chantilly.

L'exposition présente des portraits de famille, des tableaux montrant Naples et son rapport au Vésuve et quelques objets antiques.



Ici *Caroline Murat et sa fille Laetitia* peintes par Elisabeth Vigée-Lebrun en 1807, prêté par le musée de Versailles.

et ici, *Caroline* peinte par Ingres en 1814



La journée se termine : retour à Compiègne pour le dîner.

Compiègne, dont nous n'avons vu jusqu'ici que les bords de l'Oise et le centre autour de la place de l'hôtel de ville... sans soupçonner que la ville offre tout près de là un tout autre aspect.



J'avoue que, faute d'avoir anticipé, j'ai été surprise de découvrir, sur un plan plus large de la ville, le château et son immense parc. Le soir même, pour mieux comprendre, j'ai poussé jusqu'aux grilles du château...

Jeudi 27 août

Au programme de la matinée : visite du **château de Compiègne**.

Profitant d'un moment de liberté, nous étions plusieurs à avoir gagné le parc ouvert à tous : quel régal que cette promenade matinale sous un soleil déjà bien présent, dans cet environnement de verdure insoupçonnable à quelques centaines de mètres de là !



La longue histoire du château de Compiègne (sa première construction date sans doute de l'époque des Mérovingiens) balaie toute la grande Histoire de France, de l'Europe et du monde. Il a été le lieu de nombreuses assemblées et rencontres diplomatiques ; il a été le siège de l'autorité royale aux IX^{ème} et X^{ème} siècles sous la dynastie des Carolingiens. Plus tard le domaine a été mis à la disposition de la population.

Au XIV^{ème} siècle, le château est agrandi et par la suite les rois y séjourneront fréquemment : Charles VII inaugurera par exemple la tradition consistant, pour chaque roi, à fréquenter Compiègne quelques jours avant et après son sacre.

Au XVI^{ème} siècle, Charles IX imagine le « Jardin du Roi », amorce du futur parc. Louis XIII à son tour apprécie Compiègne, et commencera les travaux de restauration nécessaires après un temps d'inoccupation dû aux guerres de religion. Louis XIV considère Compiègne avant tout comme un lieu de détente propice au repos et à la chasse.



Le château au XVII^{ème} siècle
(selon un plan de Gérard Jolain (?-1683))

En 1750, le projet de reconstruction totale du château proposé par Ange-Jacques Gabriel (1698-1782), premier architecte du roi Louis XV, est accepté à l'unanimité et rapidement mis en œuvre.

Le 14 mai 1770, Louis XV choisit d'organiser au château une réception en l'honneur de l'archiduchesse **Marie-Antoinette d'Autriche**, venue épouser le dauphin, futur Louis XVI, et accueillie en forêt de Compiègne quelques heures auparavant.

Le château continue d'accueillir les grands de ce monde durant tout le XIX^{ème} siècle. Après la Révolution de 1848, Compiègne devient domaine national.

Récemment encore, de grands événements étaient organisés ici, comme par exemple ce 23 septembre 2006, où le château accueillait le sommet France-Allemagne-Russie réunissant Jacques Chirac, Vladimir Poutine et Angela Merkel.



4 Musées occupent les lieux aujourd'hui : les Appartements historiques et leur mobilier, le Musée du Second Empire, le Musée de l'Impératrice et le Musée National de la Voiture.

Entrée par la place des Armes (3 étages)

En résumé, nous sommes en présence d'un château construit par Louis XV et Louis XVI, et réaménagé sous Napoléon Ier et Napoléon III. Il est de style néo-classique.

Façade sur le jardin (2 étages)



Sur des photos aériennes on le découvre bâti en forme de triangle rectangle, l'hypoténuse, le plus grand côté, s'ouvrant sur le parc.

Une autre particularité due au dénivelé naturel du terrain met le premier étage du bâtiment de plein pied avec le jardin.

La prouesse architecturale permet pourtant de ne pas s'apercevoir de ces deux spécificités lorsque est à l'intérieur du bâtiment.

Mais entrons à présent : Compiègne présente aujourd'hui un décor homogène qui en fait l'image la plus fidèle qui ait subsisté jusqu'à nous d'une grande résidence impériale du temps de Napoléon Ier.

La visite a été très riche et captivante, mais compliquée à résumer. Je m'en tiendrai à quelques impressions en images et anecdotes glanées au long du parcours :

Louis XIV et Louis XV venaient faire de petits séjours à Compiègne : ils allaient voir « du côté des paysans » ...

Napoléon III inventa les « **séries** » de Compiègne : il organisait des séjours d'une semaine en automne en conviant ses invités par séries de 100 personnes... Chaque semaine avait un thème précis : art, littérature, musique. Pour se détendre : promenades dans le parc et chasses à courre. Lors de ces **fêtes au château**, on s'amusait beaucoup aussi en présentant des tableaux vivants et des charades...

Voilà la **salle à manger de l'Empereur**, avec sa table mise, et au-dessus des portes, de magnifiques trompe-l'œil datant de l'époque de Louis XV et Louis XVI.



La chambre à coucher de l'Empereur : c'est la chambre à coucher des empereurs Napoléon Ier et Napoléon III, aujourd'hui restituée dans son état Premier Empire. Les symboles et attributs de l'Empire sont ici omniprésents : aigle impériale au-dessus du lit, abeilles autour des étoiles sur les tissus rouges du mobilier, feuilles de chêne et d'olivier sur les portes.

Mais c'est une pièce de 6m de haut dans laquelle on ne vit pas, une chambre d'apparat. Une porte ouverte donne un aperçu vers une salle de bain

du « petit appartement », celui où l'on vit vraiment.

La bibliothèque de l'Empereur, où les livres sont rigoureusement classés sur les étagères. Notre guide nous apprend que l'Empereur possédait une bibliothèque semblable dans chacun des châteaux où il résidait, les livres y étant classés exactement dans le même ordre !



Remarquable aussi : **le bureau à deux étages** permettant de dissimuler des documents sans déranger leur position.

La porte de sortie est rendue invisible par des rangées de livres en trompe-l'œil.

Soudain un visiteur imprévu se met à nous suivre de pièce en pièce : une petite chauve-souris apparemment habituée des lieux ! Tellement habituée qu'il faut l'empêcher de s'approcher des tableaux et autres meubles où elle laisse même parfois de petits souvenirs...

Dans l'un des salons, un **fauteuil à ... 3 places**.

Pour information, avec deux places, il s'agit d'un « confident ». Et à trois places : un « indiscret » !

Ici, **le salon des Dames d'honneur**, voulu par l'impératrice Joséphine, où le respect de l'étiquette est une priorité, chaque sorte de siège étant réservé à une catégorie précise de personnes.



Et puis la **galerie des Bals** avec son plafond en caissons peints.



Nous terminons notre visite par la partie musée du château, véritable « Photoshop » de l'époque du second Empire grâce en particulier au **peintre Franz-Xaver Winterhalter** (1805-1873), un allemand ayant beaucoup vécu en France. Il fut le portraitiste attitré du gotha européen durant le deuxième tiers du XIXe siècle.

On peut y voir entre autres :



L'impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur 1855

Ce grand tableau de près de 4m sur 3m fut commandé par l'impératrice elle-même au peintre Winterhalter. Coiffée d'une couronne de chèvrefeuille, elle tient à la main un rameau de cette même plante en guise de sceptre. Ses neuf dames de compagnie sont représentées de façon

étagée selon les titres de leurs maris respectifs. Froufrou de robes et de fleurs...

Et **Napoléon III** lui-même peint par Alexandre Cabanel (1823-1889) en 1865



Une belle visite qui se termine par un petit passage à la boutique avant d'aller déjeuner juste à côté au restaurant « Les Accordailles » et de reprendre la route vers l'Alsace.

Les quelque 450km à parcourir ne peuvent se faire d'une traite, repos du conducteur oblige. L'arrêt nécessaire aurait pu avoir lieu sur un parking d'autoroute, mais Claude avait prévu bien mieux : une petite ville dont beaucoup connaissent le nom, mais où peu d'entre nous s'étaient sans doute arrêtés un jour : Sainte-Ménéhould, « petite cité de caractère de Champagne » comme l'annonce un prospectus de l'Office de tourisme.

Et le document poursuit : « *La ville tient probablement son nom actuel d'une jeune fille, Manehildis, qui se distingue au Vème siècle par sa bonté et sa piété lors des invasions, soignant pauvres et malades de cette vallée marécageuse.* »

Le car nous dépose sur la place centrale, face à la Mairie du lieu, devant l'Office du Tourisme qui propose aussi un petit Musée d'Art et d'Histoire.

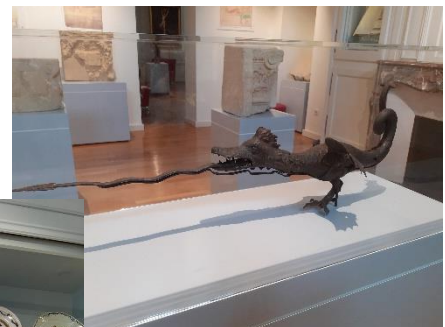


Le petit groupe qui a pris le temps de parcourir rapidement le musée historique de la ville aura vu ce tableau, un ex-voto anonyme du XVIIème siècle montrant la sainte et ceux qui prient pour qu'à son intercession la ville soit protégée. La ville dont on voit au centre la ville basse surmontée par le château.

Parmi les événements ayant marqué la petite ville, on peut citer la naissance de

Dom Pérignon en 1639, un violent incendie qui ravagea presque toute la ville en 1719, et sa reconstruction, la fuite de Louis XVI reconnu par le maître de poste Drouet, la bataille de Valmy...

Une magnifique collection d'assiettes de faïence a également retenu notre attention ainsi que la mascotte du musée : un dragon à la langue démesurée.



Notre voyage se termine au restaurant du Rosenmeer pour un dernier repas en commun. Menu traditionnel : jambon et frites ! Grand merci au personnel du Rosenmeer qui nous a accueilli malgré un retard conséquent après notre longue route !



Nos remerciements vont bien sûr aussi à ceux qui ont organisé et préparé ce beau voyage : Claude Ichterz pour le choix des lieux visités, Béatrice Jost et Annie Helmbacher pour le travail administratif, et Alphonse Troestler qui nous permet tous les ans de prolonger la belle tradition des voyages !

Monique Haushalter